

GISÈLE PRASSINOS

L'Homme

Il s'agit de fabriquer un homme, maintenant, se dit Létizia. Oh, ce n'est pas plus difficile. Au lieu que le plus gros du travail se fasse en haut, il se fera en bas, c'est tout. A dire vrai, les seins, c'est toute une affaire. Il faut assembler des tranches de tissu comme pour former un demi-melon et ça, deux fois. Je ne compte pas que pour les ajuster sur le torse... c'est d'une délicatesse ! Un homme, il en faut, cette assemblée de femmes est lassante à la fin, la conversation ne varie jamais : ménage, nourriture, bébés, maladies. Ça ferait un peu de changement, un homme. Comme mâle, j'ai déjà mon petit Paul mais pour mettre de l'animation sérieuse, celui-là, ce n'est pas son fort. Il n'a que cinq ans, le pauvre et n'aura jamais que cinq ans.

A propos, pour le monsieur, moustache ou non ? Comment le vois-tu, Létizia ? Grand ou petit front ? Bombé — elle était si habile qu'elle pouvait tout obtenir — ? Nez fort ou pas ? Pour la taille, le concevoir tout juste un peu plus grand que les femmes, pas besoin d'exagérer. Tiens, j'ai une idée ! Si je l'habillais avec le costume d'Edgar, l'uniforme d'officier de marine ? Ça ferait bien dans la réunion et il nous raconterait ses voyages.

Enfant, déjà, Létizia confectionnait des animaux d'étoffe remplis de vieux bas, des petites poupées primitives dont la physiologie surtout l'intéressait. Elle attendait impatiemment de broder les yeux. Il y avait une part de hasard et c'était bien. Tristes, rieurs ou fixes, ils la ravissaient, elle communiquait, elle avait

l'impression d'avoir créé un être humain; dans un instant, même sans bouche, il allait lui parler.

Depuis la mort d'Edgar, son mari, elle avait mis au monde neuf femmes et un enfant, grandeur nature, les premières vêtues de ses propres robes, jupes, chemisiers, bas et chaussures dont elle ne se servait plus, de sorte que certaines dames paraissaient tout à fait démodées. Quant à l'enfant Paul, Uniprix regorgeait de vêtements destinés à équiper un jeune écolier.

Seule pour toujours, elle ne supportait pas. Elle n'adorait pas son mari, elle l'aimait bien — un marin au long cours, c'est quelque chose comme un étranger chaque fois qu'il revient —, mais il lui plaisait de l'attendre longuement, de s'y préparer par étapes. Après lui, il n'y eut plus le plaisir de voir arriver quelqu'un, ce fut la solitude sans espoir, sans le moindre réconfort.

Dans les trois mois qui suivirent son veuvage, elle songea à s'entourer de mannequins auxquels elle prêterait sa voix, histoire de dire et d'entendre quelque chose. Car, de parenté, aucune. D'autre part, les voisins étaient méfiants et les commerçants taciturnes. D'amis et de relations, il y en avait toujours eu très peu mais après la disparition d'Edgar, ayant manifesté leur compassion durant quelques semaines, ils avaient disparu. D'ailleurs, Létizia n'y tenait pas particulièrement, elle craignait les autres, leurs mots, leurs froideurs possibles, tout cela qui lui eût fait du mal.

Il y avait donc ses créatures : Reine, la fille qu'elle n'avait pas eue, sa sœur factice Ronnie, Léonora sa cousine germaine, inventée elle aussi, chacune ayant son passé et un caractère bien défini comme toutes les autres. La vieille tante Lucia, par exemple et six dames qui venaient en visite le jeudi et le samedi. C'était à l'une d'elles, Madame Petitot, qu'appartenait Paul, son fils unique car elle avait eu le malheur de faire deux fausses couches et pis, de perdre une fillette de deux ans. Depuis, elle portait le deuil.

A la longue, Létizia devint quelque chose comme un ventriloque. C'était fatigant mais elle arrivait à simuler, à contrefaire un climat, à donner à ses personnages de quoi échanger, propos légers ou plus graves et les derniers sortaient de son ventre à elle, où logeait sa «vie intérieure». Ainsi, elle pouvait dire des choses qu'elle eût peut-être pensées mais non formulées. Souvent même, elle proposait des thèmes et la discussion allait bon train. On buvait du

thé, certaines préféraient le whisky et comme elles ne le buvaient pas, l'hôtesse lampait tous les verres. Naturellement, au bout d'une heure, sa verve n'avait plus de frein et elle pouvait se féliciter — quoique un peu ivre — d'avoir passé une bonne après-midi. Ou bien il y avait eu un éclat, Létizia s'était fâchée et avait fourré la visiteuse responsable dans le placard où elle passerait la semaine en attendant les prochains jours de réception, et encore, si elle le méritait. Seule, la famille, Reine, Ronnie, Léonora et tante Lucia avaient le droit de demeurer assises sur le canapé du salon en permanence, quand elles ne suivaient pas leur parente dans la cuisine pour la regarder manger ou faire la vaisselle. Ce sont des chipeuses, disait Létizia — ça l'arrangeait — ou bien elles soignent leur ligne. Lucia, d'accord, elle est âgée mais Reine qui est si jeune, ce n'est pas sérieux. Il est vrai que son petit ami l'a récemment abandonnée et qu'elle ne s'en remet guère. Libre à elles, après tout, moi je me dépense et ça me donne de l'appétit.

L'homme naquit un jour, bien plus tard car tout à coup Létizia s'était mise à hésiter, il y avait comme une honte à se voir d'avance manipuler un corps qui ne serait pas comme les autres. Enfin, il fut là, complet, tout nu, avec son odeur de chiffon neuf. Il ne restait que la perruque à poser, brin de laine par brin de laine. Au fait, elle l'aimerait assez en brun corbeau, il possédait déjà une moustache retroussée, des yeux verts et des joues bien colorées. Elle le baptisa Gontran, ce serait un de ses anciens soupirants, ami intime d'Edgar. Il y aurait à faire ! Entre la coquetterie, les sous-entendus, les flatteries, etc... elle se ménagerait des tête-à-tête avec lui et, à l'occasion, la parenté serait reléguée dans sa chambre à coucher.

— Souvenez-vous, dirait Gontran, lorsque nous avons dîné ensemble dans ce restaurant près de la Madeleine... C'était lors d'une de mes permissions, Edgar se trouvait en Chine.

Et elle :

— Je me souviens mais... n'en parlons plus.

— Je sais pourquoi vous désirez que je me taise. Ce jour-là, j'ai osé vous dire que j'avais été fort amoureux de vous, quelques années auparavant, que je ne l'étais plus... Une autre manière de faire sa déclaration, bien sûr, et cela vous a gênée...

Elle rirait, passerait la main dans ses cheveux pour les lisser, sur sa robe afin d'en arranger les plis harmonieusement, comme si elle était sensible à ce qu'il racontait et, confuse, voulait le cacher. Elle se réjouissait de tout cela, sachant aussi que, face à face, ils diraient sans doute autre chose.

Tiens, pour mettre un peu de piment, elle imaginerait que Mademoiselle Bramble, sa poupée anglaise — celle qui finissait toutes ses phrases par des « n'est-ce pas ? » que Reine s'amusait à compter, ça fait déjà six, maman — donc que Mademoiselle Bramble avait du goût pour Gontran à qui cela ne déplaisait pas. Car il allait paraître aux réceptions en dehors des visites particulières. Létizia serait jalouse, ses propos finiraient par exprimer de la rancune.

— Vous êtes un homme à femmes, cher Gontran, affirmerait-elle.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Je vous en prie, vous savez très bien de quoi je parle. D'ailleurs, je vous préviens, mardi je m'absenterai et ne pourrai vous recevoir.

Oui, il faudrait user de représailles et il accepterait, conscient de ses infidélités. Pourtant, ce serait elle qu'il aimerait vraiment, elle le croirait mais l'Anglaise ferait du charme et il y succomberait.

Elle avait donc beaucoup inventé avant même que Gontran fût entré dans le cercle de ses auxiliaires. Lorsqu'elle le vit, revêtu de son uniforme, assis dans un fauteuil, une cigarette entre les doigts et les jambes écartées, elle se sentit troublée par la protubérance de son sexe derrière le pantalon. Ces parties-là, elle les avait cousues, modelées, tenues longuement dans ses doigts sans éprouver la moindre émotion — la honte du début avait été uniquement cérébrale — et maintenant... Ce n'était que de l'étoffe bourrée, soutenue, bien gonflée sous un pantalon d'homme mais cela paraissait si vrai ! Le pire était que ça ne changeait pas de position, que c'était offert en permanence et qu'elle s'en voulait de regarder.

Les conversations, telles qu'elle les avait prévues, n'eurent pas lieu. Gontran parlait à peine, de navigation en général et Létizia rougissait dès qu'il commençait à dire quelque chose. Il n'y eut qu'une seule rencontre à deux, après quoi elle préféra l'inviter avec les femmes. De toute façon, elle était gênée, sa parole languissait,

si bien que l'assemblée entière languissait. Elle finit par ne plus tenir compte de Gontran, du moins elle s'y efforçait. Cela dura quelques séances puis elle en fit un paquet bien ficelé avec de vieux journaux et l'enferma pour toujours dans le placard, sur la planche la plus élevée, inaccessible sans escabeau. Heurtée, humiliée, elle se mit à boire davantage, et, en plus, connut toute une nuit la jouissance tabagique dans laquelle elle s'enfonça sans transition. C'était les cigarettes achetées pour Gontran; par la suite elle s'en procura d'autres, des cartouches entières.

Pendant quelques mois, les réceptions se succédèrent dans l'indolence. Aigrie peut-être, Létizia se disputait beaucoup et n'invitait pas tout son monde.

L'été arriva. Madame Petitot partit en vacances avec le jeune Paul. Diverses catastrophes familiales s'abattirent sur les autres habitées, si bien que Létizia resta en compagnie de sa fille, de ses sœur, cousine et tante. Elle trouvait cela reposant car à la longue elle se sentait très fatiguée. Si fatiguée qu'un soir, elle éprouva un malaise léger. Une vague douleur à la poitrine et une impression de froid qu'elle combattit avec de l'alcool. Elle alla se coucher et le lendemain, malgré une forte lassitude, il n'y paraissait plus.

On parlait peu, jouait aux cartes, on faisait de la couture entre intimes, c'était agréable. Létizia, moins agitée, avait de ce fait peu d'appétit, elle ne faisait presque plus de cuisine.

Un autre soir, une nouvelle crise s'empara d'elle, plus violente cette fois. Elle geignait en s'étreignant le cou, une sueur glacée coulait le long de ses tempes et de ses joues. Imaginative mais lucide, elle se traîna jusqu'à la porte palière qu'elle réussit à ouvrir. Presque à plat ventre sur le paillason, elle appela à plusieurs reprises, personne ne répondit. Ensuite, elle perdit connaissance et demeura là un bon moment. Lorsqu'elle revint à elle, elle se sentait un peu soulagée. Elle se leva péniblement, referma la porte, se rendit dans le salon où elle prit les mannequins un par un. Au fur et à mesure, elle les installait dans sa chambre, deux sur une banquette et les autres de chaque côté du lit. Elle alluma quelques bougies qu'elle posa à terre tout autour de sa couche, se déshabilla et se coula sous les draps, épuisée.

— Je ne suis pas bien, dit-elle un peu plus tard aux quatre poupées. Je vais avoir une troisième crise et ce sera la fin. J'ai si froid...

C'était long à revenir. Ses deux mains s'étendaient de chaque côté, cherchant des mains. Chaque fois qu'elle parvenait à toucher l'un ou l'autre mannequin, le contact de l'étoffe lui donnait le frisson. En pensant aux visages de chair d'Edgar, de ses amis d'antan — et même des camarades d'enfance qui revenaient la hanter — visages souples, changeants et qu'importe s'ils blessaient parfois, les larmes lui montaient aux yeux. Elle qui avait si bien su s'arranger avec ces morts innocents qu'elle animait de son mieux, aspirait en ce moment critique à des affections véritables, à des yeux qui bougent, s'expriment, réclament et donnent.

Vers minuit, après avoir étouffé, ressenti des douleurs intolérables, elle cessa de s'agiter, de respirer et mourut brusquement.

Le torse de la poupée Ronnie, peut-être mal calé sur son siège, s'affaissa alors, le nez sur le revers du drap. Elle avait l'air de pleurer.

Gisèle Prassinos